Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 76 (1949)
Heft: 10

Artikel: Maldonne...
Autor: Beauverd, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-226989

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Maldonne...

par Pierre Beauverd

Troïllard et Regouin étaient des amis de toujours, contemporains intégralement, pourrait-on dire. Dès le berceau, on les avait vus associés pour le bien comme pour le mal, à l'école, à la maraude, à l'école de recrues, à la « mob », celle de 14 et puis l'autre. Même, en attendant la troisième, ils avaient résolument décidé de prendre la vie du bon côté.

— Pendant qu'on a bon pied, bon œil, on ne va pas se tenir pour fini ! proclamait volontiers Troïllard qui était de tout temps l'homme des initiatives.

Et Regouin, gaillardement, emboîtait le pas, se lançait dans des aventures dont il revenait chaque fois en se jurant que c'était la dernière. Mais, qui a bu boira ! Rien d'indissoluble comme ces amitiés que le destin semble avoir scellées dans les astres.

Aussi, le jour où Troïllard parla de certaines « Revue » que l'on jouait en ville, et qui passait pour salée et fort déshabillée, Regouin tendit l'oreille complaisamment. Troïllard tenait ces renseignements d'amis d'un village voisin qui s'y étaient bien amusés ; même que leurs épouses en avaient été toutes scandalisées et près d'écrire au Grand Conseil pour demander la fermeture de l'établissement en question.

— Le théâtre, affirmait Troïllard, c'est bien joli, mais ça ne varie guère : deux amoureux qu'on contrarie, un gaillard qui s'applique à mettre des bâtons dans les roues, un autre qui arrange les choses, et un mariage pour finir, voilà toujours le fond de l'affaire. Ceux qui écrivent manquent décidément d'imagination. Les « Revues », ça, au moins, c'est pas du « chiqué ». Ça vous « prend » de la première minute à la dernière : on y retrouve nos Conseillers et leurs travers, les « gaffes » de nos édiles, vues par les lunettes de l'humour. Et puis, il y a les « gueurles », ces ballerines qui, ma foi, exhibent de fort jolies choses et montrent qu'elles savent s'en servir.

L'expédition fut décidée séance tenante. Le spectacle tenait l'affiche depuis une quinzaine déjà, et il s'agissait de ne pas y arriver comme la grêle après vendanges !

— D'accord pour dimanche !

— S'agirait de retenir des places, fit Troïllard : toi qui as le téléphone, donne voir un coup de grelot... Dans les prix convenables, mais assez près tout de même pour qu'on y voie clair : C'est de ces occasions où il ne faut pas regarder à la dépense !

Reguoin, rentré chez lui, prit le bottin, s'entendit avec la téléphoniste du théâtre pour retenir deux places « genre premières loges » mais dans les prix doux...

Le grand soir venu, les deux compères prirent le train, non sans l'avoir attendu au Buffet devant trois décis plutôt que dans la banale salle d'attente. A l'arrivée, comme il se doit, pour tuer les trois quarts d'heure qui précédaient le spectacle, ils dégustèrent quelques crus du pays, histoire de créer l'ambiance. Puis, comme l'heure avançait, ils sautèrent dans un tram :

— Deux, Théâtre ! lança gaiement Troillard au wattman.

L'imposant édifice était tout illuminé. Des statues de muses encadraient le portail et, en passant devant elles, Regouin leur jeta un coup d'œil égrillard. La foule entrait, point pressée, faisant antichambre, des messieurs galants et en habit entourant des nuées de jeunes femmes, et de moins jeunes, qui rivalisaient de décolleté et de toilette.

— Au moins, comme ça, si le spectacle n'est pas assez gai sur la scène, on se retournera vers les voisins ! dit gaillardement Regouin en attendant son tour devant le guichet.

Troïllard lui bourra le flanc pour le faire taire : au milieu de ce monde élégant, il se sentait quelque peu mal à son aise. Il avait beau dévisager les arrivants, toiser les groupes, il ne reconnaissait personne ; pas le moindre député, pas un seul syndic, et Dieu sait pourtant s'il en connaissait ! Parvenu devant la tablette, il réclama ses billets.

— Pour quel nom, Monsieur ?

— Troïllard Jules, d'Echevens.

— Désolée, Monsieur, mais je n'ai rien sous ce nom là. Vous aviez retenu vos places par téléphone ?

— Et comment ! Allez : Regouin ! Viens voir un peu t'« espliquer ». T'auras encore « mangé » la commission !

Et, heureux de se décharger d'une corvée, Troïllard poussa son ami en avant et s'effaça en lui glissant à l'oreille :

— Débrouille-toi ! Mais surtout, ramène des billets !

La receveuse coupa court aux explications de Regouin. Elle lui demanda le prix des places qu'il avait commandées et lui remit deux billets de même prix.

— Est-ce qu'on voit bien, au moins ?

— Mais certainement, Monsieur ; vous pouvez vous rendre compte sur le plan.

Regouin, qui n'avait jamais su s'y retrouver sur le « cadastre » et qui disait oui et amen à tout ce que lui avançait le notaire dès qu'on était en présence d'un de ces grimoires, jeta un coup d'œil à la feuille, se déclara satisfait, paya et s'en alla. Des gens s'impatientaient. Il revint en arrière, pourtant, mû par un obscur pressentiment et demanda :

— Il y a bien les ballets, ce soir ?

— Mais oui, et au complet !

Tout à fait rassuré, Regouin rejoignit Troïllard, et tous deux s'en furent, guillerets, du côté de la salle. Troïllard qui, décidément, se sentait dépaysé, s'assit avec un soupir de soulagement dans son fauteuil. L'élégance des hommes le surprenait. Il se demanda si la mode avait à ce point changé que son complet en parût ridicule. Mais déjà, dans leur fosse, les musiciens accordaient leurs instruments. Une sonnerie retentit, longuement. Le chef d'orchestre, solennel, prit place au pupitre. Troïllard, en le voyant lever son bâton, donna du coude dans les côtes de Regouin en lui disant :

— On va rigoler...

Mais, depuis un moment, Regouin avait des airs sombres : il venait d'acheter le programme, et, au lieu des danseuses en tutu qu'il s'attendait à y trouver, il avait déchiffré un titre bizarre : « Werther »... Mais la lumière baissait, l'orchestre préludait, les belles spectatrices entraient en transes...

Le rideau se leva. Troïllard supporta quelques répliques et, à mi-voix, demanda :

— Dis-voir : y se f... de nous, ou quoi ?

Dans le voisinage, on protesta. Il se tint coi, comprenant qu'il y avait maldonne et, pendant un fortissimo de l'orchestre, il reprit :

— Où est-ce qu'on s'est fourvoyé ? Y chantent la messe ?

— Non : Werther !

Troïllard, qui avait mal compris, surenchérit :

— Tu peux bien le dire : Donnerwetter !

A nouveau, les voisins protestèrent. Bon gré, mal gré, les deux compères subirent le premier acte. Quand ils virent les bancs se vider, ils s'esquivèrent et, au promenoir,

échangèrent leurs impressions :

— On est des beaux idiots !

— Parle pour toi : qui est-ce qui a emmanché cette histoire de Revue ?

— Est-ce ma faute, s'ils ont changé le programme ?

... « Ils » n'avaient pas changé le programme, mais les deux amateurs de spectacle léger et... de bon vin s'étaient simplement trompé d'adresse : c'était au Casino que l'on donnait la fameuse revue et les deux amis étaient tombés au Théâtre, en pleine saison d'opéra. Ils en avaient d'ailleurs pour leur argent et, à cause du prix des places, ayant pris parti de demeurer jusqu'à la fin du spectacle, Troïllard déclarait, ému malgré lui, les larmes aux yeux, au dernier acte, et en se rengorgeant :

— C'est égal, Regouin : aller à des spectacles comme celui-là, c'est montrer qu'on n'est pas des sauvages ! Faudra qu'on en parle à la chorale pour la prochaine soirée...

Du côté de Payerne

Traditions broyardes

C'est au travers des vieilles coutumes que se perpétue l'esprit d'un peuple, se reflète sa vie, s'incarne le rythme de ses travaux. Elles sont l'affirmation du particularisme d'une région dont elles forment le patrimoine.

La vallée de la Broye est ce pays heureux où coule une « rivière tranquille » et où « lè niolé s'yvernon » [1]. Le caractère des Broyards est empreint de sérieux, de bon sens, de simplicité, mais, dit-on, la passion *politique* enflame leurs âmes. Bons travailleurs, attachés à leur terre, les Broyards savent se divertir, quand ils jugent le moment venu.

Le Nouvel-An est propice aux fêtes. Les masques ont succédé aux mascarades qui, en 1800, promenaient dans les rues de Payerne l'empereur de Constantinople et sa cour :

« Nous Salim III, Empereur de Turquie,
Savoir faisons aux braves Payernois
Que nous quittons les plaines de l'Asie
Pour le bonheur d'être leur combourgeois. »

Sous le masque tout est permis et malheur à qui s'en prennent les Payernoises. Elles excellent dans l'art de la « chine ».

Les cortèges de la Saint-Sylvestre ont été remplacés par ceux des Brandons. Oui, les Brandons de Payerne sont célèbres dans tout le canton. Ils ramènent à la cité-mère tous les Payernois « du dehors » qui sont heureux de fraterniser avec les autochtones, en mangeant à la « vente » la saucisse au foie arrosée d'un demi de commune.

Un journal humoristique, qui naguère s'appelait « Le Cancan », « Le Goûme » ou « Le Merle blanc » égratigne chacun. Le comité des masqués, organisme puissant et mystérieux que Henri Laeser comparaît à l'ancien Conseil secret de la République de Venise, est aussi actif que discret.

Les Brandons qui — chacun le sait — saluent le retour du printemps, voyaient s'allumer à Moudon, à Payerne et dans les villages, de grands feux de joie, les « tschaffeirnes » au milieu desquels on plantait un jeune sapin ou « mai ». Les enfants, munis d'une torche de résine, marchaient en file indienne autour du brasier en chantant des airs populaires. La Municipalité de Corcelles, consciente de ses responsabilités, annonça, en 1805, « qu'il est défendu aux enfants de ramasser du bois pour allumer les feux à la campagne le jour des Brandons, ni d'aller par le village avec des flambeaux allumés sous l'amende de 20 bâches. Les Pères et les Mères seront responsables de leurs enfants. »

L'hiver est long dans la vallée de la Broye. Les paysans en profitent pour réparer leurs outils, préparer les « fagots » et « faire boucherie ». Le soir, la famille se rassemble autour du « cadot » pour écouter les vieux évoquer des

[1] Où les brouillards hivernent.